

Les joies de septembre

Pierre Turcotte

Volume 8, Number 1, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6111ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turcotte, P. (1992). Les joies de septembre. *Brèves littéraires*, 8 (1), 10–16.

PIERRE TURCOTTE

Les joies de septembre

En suivant la route cent seize vous traverserez le village de Durham-Sud et vous continuerez tout droit. Vous roulez encore cinq minutes et, là, faites attention de ne pas la manquer, la maison est entourée d'arbres, de très grands arbres comme il n'en pousse qu'au milieu des champs lorsqu'est faible la rivalité des repousses, n'ayant de contrainte aucune sinon l'ardeur du vent. La maison dresse ses deux pignons, grande et fière, au cœur de ce talus comme une reine abeille flanquée de ses soldats. Elle a revêtu la robe d'un bois pour vous mystifier, robe soleil du jour, robe longue et décolletée du soir. Pourtant, si vous y prenez garde, vous la verrez surgir sitôt passé le chemin du Moulin Blanchette, sur votre gauche. Elle est peinte de couleurs criardes; on en entend l'écho à travers les feuilles. Ouvrez l'œil et le bon !

Cette maison du bon accueil a pour nom le Domaine Malachoui. Malachoui pour Masson, Lacoste, Chouinard. Ce n'est pas une étude d'architectes ni un cabinet de dentistes ni un bureau de paysagistes-conseil; ce n'est pas un lieu de travail; une terre agricole ? — non, non. C'est un lieu de repos, un condensé de patronymes

à toutes fins non pratiques. D'ailleurs domaine est beaucoup dire. Je préférerais clos : le Clos Malachoui. C'est le nom d'un lieu derrière la voie ferrée. C'est un havre de paix, une alternative à l'été en ville.

C'est là qu'eut lieu, le deux septembre mille neuf cent quatre-vingt-dix, la première épluchette du Domaine Malachoui. Nous y étions conviés, Pascal, Agathe et moi.

Nous sommes arrivés en début d'après-midi. La fête battait déjà son plein. Il y avait beaucoup de monde au domaine et de tout : du maigre et du gras, du beau et du laid, du fort et du faible, du défait de la vie et du remonté de la pente, du sans allure et du sensationnel. Nous pouvions faire confiance aux malachouistes, tout ce beau monde devait être trié sur le volet. J'ai couru me joindre à quelques amateurs de beau chant de ma connaissance, volés sur le triolet sans doute. Pascal me suivait. Agathe faisait déjà le tour des tables et des bosquets, aguichant tout un chacun.

On s'amusait ferme à l'épluchette du domaine. Les fondations de l'ancienne étable effondrée venaient juste d'être restaurées en patio afin de servir de ruines gallo-romaines pour les festivités estivales. C'est là qu'avaient été installés le bar à boisson, le bar à pain, le bar à salade, le feu et les cuisiniers bénévoles. Le menu se composait de hot dogs au tofu pour les végétariens, de hot dogs ordinaires pour les bons vivants et de maïs à profusion pour tous. L'équipe technique comprenait les attiseurs, les bouilleurs, les éplucheurs, les animateurs, les débou-

cheurs, les rôisseurs et le comité des moutardes et relish. J'ai goûté à tout et tenté toutes les combinaisons de condiments possibles. Je me suis mêlé avec Pascal à plusieurs conversations. Présentations, salutations... Chacun allait et venait à sa guise, se pourvoyait, lançait des compliments et poussait des éclats de rire. Près des ruines, quatre ou cinq têtes fortes réunissaient autour d'elles des nuées concentriques d'auditeurs ébaudis.

Le ciel s'ouvrait large, sans nuage, comme balayé par la crête des arbres, et le soleil tapait sur ce qu'il trouvait de chair nue au travers des branches, s'échancrait, rebondissait sur chacun, réchauffait les cœurs en ricochets et fusait en déchirures d'or au travers des rires, des mots perdus, des ombres, des mouvements de tous et de la fumée qui embaumait les cuissons sur le feu. Ainsi éclatait en joie la bénédiction du ciel dégagé en ce jour de gaieté et d'inauguration. Les autorités célestes avaient consenti aux prières. Une journée splendide pour une fête réussie. Les malachouistes se tapaient sur la bedaine d'aise.

L'événement a donné lieu à toutes sortes de manifestations.

Au milieu de l'après-midi j'ai participé à un concours d'épluchage dont j'ai failli arracher le premier prix. Je me suis rangé parmi les concurrents, en ligne droite devant le feu, face aux spectateurs. Nous avions un épi chacun et devons, au signal, le décharner le plus rapidement possible et le brandir le premier. L'épi devait être impeccable. Les spectateurs s'excitaient autant

que nous pour les préparatifs. Les verres secoués débordaient sur les poignets. Chacun encourageait son parti. Agathe, ma chienne, battait de la queue frénétiquement pour moi. Et puis on a donné le signal. Ce fut une volée fantastique de feuilles et de cheveux d'or que ce concours d'épluchage, comparable en désordre à l'émoi que provoquerait un chat qu'on jetterait dans un poulailler de poules vertes : dans un ouragan de plumes et de caquètements, chacune, de terreur, pondrait un épi; imaginez que le premier prix reviendrait à la plus affolée. Aujourd'hui il existe plusieurs photographies qui commémorent cet événement sportif. Elles sont dûment encadrées et exposées en haut de l'escalier, à la croisée des chambres.

Je me souviens d'un garçon un peu fantasque que je ne connaissais pas et qui se plaisait à faire saliver Agathe en lui faisant miroiter le maïs au bout du nez sans jamais la régaler, au grand plaisir de son cercle d'admirateurs. La pauvre fille restait assise, faisait la belle, balayait le sol d'une queue fébrile, dressait frénétiquement les oreilles, levait la patte et penchait la tête de tous côtés dans l'espoir d'une récompense. J'ai dû intervenir pour mettre fin à cette torture et je l'ai appelée. Ce garçon essayait sans cesse d'attirer l'attention générale. Éternel point de mire, il était prêt à toutes les grimaces et toutes les acrobaties pour se faire remarquer. Encore un autre qui s'écoutait parler et se regardait agir. Un peu plus tard, alors qu'il subjuguait un groupe d'admirateurs, Agathe, en digne fille de son père, choisissant le moment le plus propice, lui arracha le coton des mains d'un bond prodigieux juste au moment où le plaisantin brandissait

dans les airs son épi pour ponctuer son monologue. La risée déferla sur lui comme une coulée de bave canine devant un buffet.

Vers la fin de l'après-midi, le soleil fuyait déjà derrière les collines, l'ombre gagnait du terrain et, avec elle, la fraîcheur. Plusieurs étaient partis, soûls de maïs, soûls d'alcool, sous de nombreux prétextes. La bonne société s'était scindée en deux clans : la bonne apparence et la bonne chanson (nous). Notre groupe, tel l'horloge solaire, fuyait les progrès de la pénombre. À six heures nous nous sommes retrouvés assis en cercle sur des chaises pliantes en plein milieu du champ. Les dernières instances du jour condamnaient le terrain peu à peu et nous nous déplaçions quand l'ombrage gagnait l'un de nous, toujours en quête d'un reste de soleil pâle. Alors c'était un désordre de chaises qui se plient, de bouteilles qui s'enfouissent sous les bras, de paquets de cigarettes oubliés quelque part dix ou douze mètres en aval dans les hautes herbes. Et des rires fusaient et le désordre augmentait et des tricots traînaient par terre qu'on devait dégarnir de brindilles. Alors on se disait qu'on en avait pour une bonne demi-heure de paix avant de fuir à nouveau et on se consultait sur la fin de la conversation abandonnée. De plus en plus nous dérivions loin de la maison qui semblait rapetisser comme le jour et prendre moins d'importance.

Au bout du champ s'élève un grand arbre solitaire avec un amas de pierres à ses pieds, de ces sortes d'arbres esseulés qui poussent près des clôtures, où se réfugient les vaches sous l'orage et qui servent de

paratonnerre. Parfois les bêtes meurent avec lui, frappées par l'éclair. Cet arbre dont nous nous rapprochions devenait sujet de railleries. On prétendait qu'il était doté de vertus empiriques et que Marcel allait fréquemment s'y régénérer, la poitrine contre l'écorce. «Allons, Marcel, montre-nous comment tu fais.» Et voilà Marcel embrassant un tronc. «J'ai rajeuni de vingt ans.»

C'est là qu'a eu lieu le mystère qu'inspirait à Pierre la fin du jour. Il avait été assez tranquille toute la journée. On attendait encore quelque chose. En quelques bonds il fut contre l'arbre, arracha sa chemise et s'exclama «Le Martyre de Saint-Sébastien !» Tous, nous avons voulu aussitôt entrer dans le jeu. Il manquait au tableau deux soldats romains — Marcel et Charles — et la hargne de la garnison. Nous avons crié «enlève tout, enlève tout !» Alors en bon Sébastien, Pierre a laissé tomber sa tunique sous les rires de la légion. Puis, les mains derrière le dos, il a pris la pose, fidèle à l'iconographie du saint, et a endossé les attributs de la souffrance : le rein cambré, le genou plié et la tête retombée sur l'épaule. C'était le vivant portrait du dernier rôle. Au nom de toute la Rome décadente des Cantons de l'Est, Raymonde s'arma de son appareil photo en guise d'arc et de flèches et décocha sur le saint éphèbe ses pointes immortelles. Pierre n'en pouvait plus de douleur. Nous n'en pouvions plus de rire. Merveilles de l'imagination et plaisirs somptueux de la campagne ! La foudre s'abattant sur cet arbre n'eût pas manifesté plus de grandeur.

Ce sont les souvenirs qui me restent de la grande épluchette de Durham-Sud. C'était une journée particulièrement réussie. Une journée de plaisir.

Il n'était pas encore question, à l'époque, d'en faire un événement bisannuel. Ce ne fut le cas qu'au printemps. Lorsque les demandes de renouvellement affluèrent, les malachouistes décidèrent de sauter une année. «On en fera une l'an prochain, ce sera un événement aux deux ans comme la Biennale de Venise. L'épluchette biennale du Domaine Malachoui.» En ne l'organisant pas en quatre-vingt-onze, on conférait à l'épluchette de quatre-vingt-dix l'éclat des premières et un avenir certain. On faisait d'une morte une vivante. On la rendait incontournable.

Pourtant, l'épluchette n'a pas eu lieu en septembre mille neuf cent quatre-vingt-douze. Je ne dois pas être le seul déçu. Les promesses du printemps ne valent pas les joies de septembre.

Vous quitterez l'autoroute vingt pour la route cent seize. Et faites bien attention quand vous aurez passé Durham-Sud, car la maison est presque entièrement cachée par les arbres. Surtout, avant de partir, téléphonez pour vérifier si l'épluchette a toujours lieu.